

Issue 1 - 2022


SIGNIS

CineMag

Publication annuelle multilingue • Multilingual annual magazine • Revista anual multilingüe

**Inclusion in cinema
around the world**

/04

Regards
Femmes cinéastes

/12

Critiques
Freda & Lina de Lima

Contents

/15

Inclusion
Afrique & Occident

/22

South Korea
8th Catholic Film
Festival

Directory/

Publication éditée par l'Association Catholique Mondiale pour la Communication
Publication of the World Catholic Association for Communication
Publicación editada por la Asociación Católica Mundial para la Comunicación

SIGNIS / Rue de l'Industrie, 10 / 1000 Brussels / Belgium / Tel: 32 (0)2 893 24 20 / www.signis.net

Secretary General:
Ricardo Yáñez
Communication department:
Edgar Rubio (Coordinator)
Chief Editor:
Charles Ayetan
Lay-Out:
Cécile Monfort

Team/Correspondents:
Charles Ayetan, Magali Van Reeth, Sergio García Guzmán, Leo Ludov
Photo Cover: The Gravedigger's wife, by Khadar Ayderus Ahmed (82
minutes, Somalie, 2020).
Articles express the personal opinions of the writers.
Les articles expriment les opinions personnelles des auteurs.

ISSN 0771-0461 No° 1/2022

Editorial

INCLUSION IN CINEMA AROUND THE WORLD

After its previous publication dedicated to ecology in the cinemas of "our world", your cinema's magazine offers you this issue dedicated to "inclusion in cinema". A thematic approach attentive to the signs of our time, while looking at our world by cinema through the magnifying glass of inclusion.

Film readings and analyzes by film professionals, based on crucial and societal subjects addressed by the contemporary magisterium of the Church. After Laudato si, Pope Francis urges fraternity and social friendship in his encyclical Fratelli Tutti, drawing inspiration from Saint Francis who "sowed seeds of peace and walked alongside the poor, the abandoned, the infirm and the outcast, the least of his brothers and sisters". So many categories of people that we find in films from here and elsewhere, whether fiction or documentary, a reflection of our world in crisis.

In the Gospel scene of the good Samaritan commented on in this encyclical, human fraternity is at stake when, for example, on the road, we meet "the wounded man". "The decision to include or exclude those lying wounded along the roadside can serve as a criterion for judging every economic, political, social and religious project".

How does inclusion or exclusion manifest itself in cinema around the world? Read critical regards at inclusion in films from Africa, America, Asia and Europe in this issue.

L'INCLUSION DANS LES CINÉMAS DU MONDE

Après sa précédente parution consacrée à l'écologie dans les cinémas de « notre monde », votre magazine cinématographique vous propose ce numéro dédié à « l'inclusion au cinéma ». Une démarche thématique attentive aux signes de notre temps, tout en regardant notre monde par le cinéma à travers la loupe de l'inclusion.

Des lectures et analyses filmiques de professionnels du cinéma, à partir de sujets cruciaux et sociétaux abordés par le magistère contemporain de l'Eglise. Après Laudato si, le pape François exhorte à la fraternité et à l'amitié sociale dans son encyclique Fratelli Tutti en s'inspirant de saint François qui a « semé la paix partout et côtoyé les pauvres, les abandonnés, les malades, les marginalisés, les derniers ». Autant de catégories de personnes que l'on retrouve dans les films d'ici et d'ailleurs, que ce soit des fictions que des documentaires, reflet de notre monde en crise.

Dans la scène évangélique du bon samaritain commentée dans cette encyclique, la fraternité humaine est en jeu lorsque par exemple sur la route, l'on rencontre « l'homme blessé ». « L'inclusion ou l'exclusion de la personne en détresse au bord de la route définit tous les projets économiques, politiques, sociaux et religieux »

Comment se manifestent l'inclusion ou l'exclusion dans les cinémas du monde ? Des regards critiques sur l'inclusion dans les films d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Europe à lire dans ce numéro.

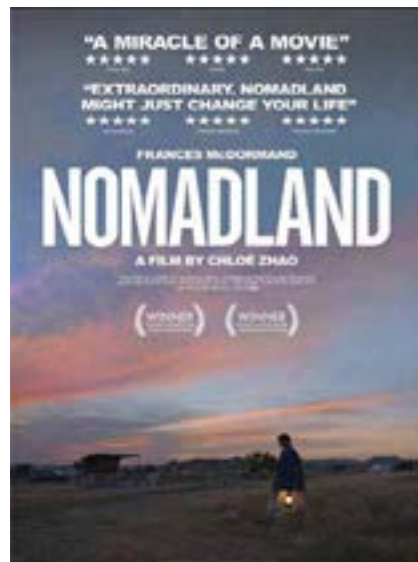
LA INCLUSIÓN EN EL CINE MUNDIAL

Tras nuestra anterior publicación dedicada a la ecología en la cinematografía global, un enfoque temático atento a los signos de nuestro tiempo, en esta entrega buscamos mirar el universo fílmico a través del cristal de la inclusión. Esta edición, a partir de lecturas y análisis de películas realizadas por profesionales del cine, dialoga sobre temas cruciales que son materia de reflexión en el magisterio contemporáneo de la Iglesia. En este sentido, después de Laudato si, el Papa Francisco nos convoca a la fraternidad y la amistad social en su Encíclica Fratelli Tutti, la cual se inspira en el testimonio de San Francisco de Asís quien "sembró paz por todas partes y caminó cerca de los pobres, de los abandonados, de los enfermos, de los descartados, de los últimos". Porque un reflejo de nuestro mundo en crisis son las etiquetas siniestras que, sobre las personas, encontramos en películas de todas las latitudes y géneros. Por el contrario, en la escena evangélica del Buen Samaritano comentada en Fratelli Tutti, la fraternidad humana se pone en juego cuando en el camino nos encontramos con 'el hombre herido', y es que "la inclusión o la exclusión de la persona que sufre al costado del camino define todos los proyectos económicos, políticos, sociales y religiosos". ¿Cómo se manifiesta la inclusión o la exclusión en la cinematografía contemporánea? En esta edición podrá encontrar miradas críticas sobre este tema en películas de África, América, Asia y Europa.

Charles Ayetan

Regards de femmes cinéastes pour un monde un peu plus juste

Si le monde du cinéma a toujours porté un regard tendre et nécessaire sur les plus démunis, dans la grande tradition du cinéma néo-réaliste italien, l'année 2021 a sans doute été celle où les organisateurs de festival se sont le plus tournés vers les femmes réalisatrices. Sans doute un peu contraints par les différents groupes revendiquant plus de diversité dans la représentation des femmes artistes.



Au début du printemps, la érémonie des Oscar a donné le ton en récompensant Chloé Zhao, une jeune réalisatrice d'origine chinoise. Ses premiers films, délicats, étaient ancrés dans le territoire américain, autour des populations indigènes et de ceux qui vivent loin des villes. Oscar du meilleur film, *Nomadland* est un hommage à la grande tradition américaine du voyage en solitaire. Il célèbre la beauté des paysages et de ceux qui, pour des raisons souvent économiques, choisissent de vivre dans leur véhicule, une vie d'errance, de rencontres imprévues. C'est un portrait étonnant et touchant de ceux qui sont à l'écart du miracle économique américain et

la mise en scène leur rend de la dignité.

Au Festival de Cannes, déplacé de mai à juillet 2021 en raison de la pandémie, le jury international remet la Palme d'or à Julia Ducorneau, une jeune réalisatrice dont les films provocants célèbrent la part monstrueuse de notre humanité. *Titane* est un film parfois choquant mais où la tendresse et l'humour ne sont pas absents et où la relation à l'autre permet une renaissance. En septembre, à Venise aussi, une réalisatrice française reçoit le Lion d'or pour *L'Événement*, un film autour d'un avortement clandestin, sujet malheureusement toujours d'actualité et qui montre la souffrance des femmes confrontées à l'ambiguïté d'une société qui refuse à la fois l'avortement et le statut de fille-mère.

A chaque fois, les réalisatrices passent par l'intime pour dire l'état d'une société ou d'une situation particulière. Il en est de même pour deux autres films. *Freda* est une œuvre remarquable, tant du point de vue artistique que par la volonté de la réalisatrice Gessica Geneus de tourner en Haïti, avec des acteurs locaux. Elle montre qu'il est possible de résister, et de rester fidèle à ses origines, dans un état plongé dans le chaos politique et économique. En Amérique latine, beaucoup de femmes d'origine modeste sont employées par de riches familles.

Avec *Lina de Lima*, la réalisatrice Maria Paz Gonzalez montre, avec humour et fantaisie, que ces femmes de ménage et bonnes à tout faire, sont aussi des femmes : elles ont des rêves et des projets, elles ont envie de s'amuser, d'aimer et d'être aimées.

La nouvelle génération de femmes cinéastes mettent leur art et leur talent au service d'une représentation du monde un peu plus juste, tout étant un peu plus fantasque. Par leurs images, leurs personnages et leurs histoires, elles mettent en lumière une nouvelle façon d'être de ce monde.

Magali Van Reeth



Nomadland

de Chloé Zhao, oscar 2021 du meilleur film

Long métrage fiction, le film *Nomadland* réalisé par Chloé Zhao (Etats-Unis d'Amérique, 2020, 1h48) est lauréat de prestigieux prix : Lion d'or Venise 2020, Mention spéciale SIGNIS et Oscar du meilleur film 2021.

Au cœur de ce récit tout en puissance, et ancré dans des paysages magnifiques, les délaissés du rêve américain qui habitent dans leur petit véhicule aménagé et mènent une vie de nomades, où la solidarité est une valeur essentielle.

Dans ce nouveau film de Chloé Zhao, on côtoie les Etats-Unis dans ce qu'ils ont de pire comme de meilleur : les paysages splendides et les perversités du capitalisme, la solidarité instinctive des citoyens et le manque cruel de protection sociale. Si dans la tradition historique de ce pays, ceux qui arpentent les routes et vivent en nomades font partie du folklore, peu ont vraiment choisi ce mode de vie en marge. Enfance saccagée, violence familiale, retraite de misère, divorce, chômage et maladie, il y a tant de raison ici pour se retrouver "sans domicile fixe".

L'actrice Frances McDormand interprète le personnage principal. La caméra la suit pendant une année, sans autre explication que les expressions de son visage, que les gestes montrant un autre petit boulot lui permettant de gagner de quoi manger.

On la voit, minuscule et heureuse dans des paysages grandioses, son petit camion aménagé avalant des routes désertes, se cognant à la lumière immense et changeante des saisons. L'une des rares actrices américaines assumant son âge et ses rides, Frances McDormand traverse le film avec une belle énergie, tout son corps en tension et une émotion à fleur de peau, qui nous met plusieurs fois les larmes aux yeux.

Autour d'elle, de vraies personnes jouant leur propre rôle. Linda May, Swankie, Derek ou Bob Wells existent dans ce monde à l'écart des grands sites touristiques et des médias, dans la vraie vie. Bob Wells est une sorte de gourou bienveillant, organisant des sessions de formation pour ceux qui prennent la route. Mais c'est surtout l'occasion de montrer la formidable solidarité qui existe entre tous ces laissés pour compte du mirage économique et de la réussite financière. Linda May a tourné le dos à la lourdeur des soins médicaux et rêve de revoir cette rivière bordée d'un mur d'hirondelles qui lui a donné une joie si intense. Passés 60 ans, on a tous du vide, des regrets et des deuils à porter.

Le film de Chloé Zhao n'est pas un pamphlet politique contre les dérives du capitalisme, il est d'abord une ode à la solidarité, à la reconstruction des êtres cabossés où la Nature qui nous entoure joue un rôle essentiel. Les paysages splendides des Etats-Unis, ces immensités spectaculaires aux coloris étonnants, où la lumière joue une partition stupéfiante, sont un baume apaisant et même revigorant pour ces personnages cabossés. Discrètement, la réalisatrice met en avant les gestes d'entraide, parfois dissimulés derrière un ton revêché, les embrassades émouvantes au moment du départ (il y a toujours un autre départ), les amitiés éphémères, le souvenir de ceux qui nous précèdent au bout de la route : c'est cette solidarité qui permet de se tenir debout, de se retrouver à soi-même et aux autres.

Avec une mise en scène parfaitement maîtrisée, des décors magnifiques, des acteurs attachants et un souffle artistique puissant, *Nomadland* célèbre la beauté du monde et la force de ceux qui l'habitent.

M.V.R.

CINE PARA REFLEXIONAR SOBRE LA INCLUSIÓN

En preparación para el Sínodo de los Obispos 2023 que el papa Francisco ha convocado y que lleva el tema "Por una Iglesia sinodal: comunión, participación y misión", recomiendo estas películas para ver y comentar en comunidad. En esta entrega abordamos el tema de la inclusión..

Sergio Guzmán, S.J.

Descubriendo a Forrester de Gus van Sant (USA, 2000, 136 min.)



Jamal (Rob Brown) es un joven del Bronx con un don especial para la escritura y el baloncesto. Por azares del destino Jamal conoce a un anciano que vive recluso en su apartamento y que resulta ser William Forrester (Sean Connery), el misterioso ganador del Premio Pulitzer que lleva desaparecido varias décadas. Desde ese momento ambos comienzan una relación que les ayudará a descubrir caminos de realización humana. Reflexionemos en esto que nos dice el papa Francisco: "La clarividencia de quien ha sido llamado a ser padre, pastor o guía de los jóvenes consiste en encontrar la pequeña llama que continúa ardiendo, la caña que parece quebrarse (cf. Is 42,3), pero que sin embargo todavía no se rompe. Es la capacidad de encontrar caminos donde otros ven sólo muralas, es la habilidad de reconocer posibilidades donde otros ven solamente peligros. Así es la mirada de Dios Padre, capaz de valorar y alimentar las semillas de bien sembradas en los corazones de los jóvenes" (*Christus Vivit* n. 67).

Tres colores: Azul de Krzysztof Kieslowski (Francia, 1993, 98 min.)



En un accidente de coche, Julie (Juliette Binoche,) pierde a su hija Anna y a su marido Patrice, un compositor que dejó inconcluso el Concierto para la unidad europea. Julie con la ayuda de otros pasara del dolor y desconcierto a una vida más plena y realizada. Disfrutemos de esta obra maestra y gustemos también estas palabras del papa Francisco sobre el amor y la inclusión: "san Pablo exhortaba a sus discípulos a tener caridad entre ellos 'y con todos' (1 Ts 3,12), y en la comunidad de Juan se pedía que los hermanos fueran bien recibidos, 'incluso los que están de paso' (3 Jn 5). [...] es el 'amor que rompe las cadenas que nos aíslan y separan, tendiendo puentes; amor que nos permite construir una gran familia donde todos podamos sentirnos en casa. [...] Amor que sabe de compasión y de dignidad'" (*Fratelli tutti* n. 62).

Le Havre: El puerto de la esperanza

de Aki Kaurismäki (Finlandia, 2011, 93 min.)



Un hombre que trabaja como bolero en Le Havre despierta y va creando una red de solidaridad en torno a un chico africano que anda de paso por el puerto y busca llegar a Londres, donde se encuentra su madre. Ante una realidad tan dura como es la migración y la indiferencia, el director explora y comunica lo más noble del ser humano y termina creando una estupenda parábola sobre la fraternidad. A propósito del drama de la migración, el papa Francisco nos dice: "Jesús dice: 'Fui forastero y me recibieron' (Mt 25, 35). Jesús podía decir esas palabras porque tenía un corazón abierto que hacía suyos los dramas de los demás. San Pablo exhortaba: 'Alégrese con los que están alegres y lloren con los que lloran' (Rm 12, 15). Cuando el corazón asume esa actitud, es capaz de identificar-se con el otro sin importarle dónde ha nacido o de dónde viene" (*Fratelli tutti* n. 84).

La forma del agua

de Guillermo del Toro (E.U., 2017, 123 min.)



La forma del agua -ganadora del Oscar a mejor película- es una historia fantástica de amor e inclusión que nos invita a no tener miedo, a ir más allá de lo conocido, a las periferias existenciales y encontramos con el otro: con aquel que no tiene voz, que está herido, que por una u otra razón es despreciado y oprimido, que se siente como pez fuera del agua. Reflexionemos en estas palabras que nos dice el Papa Francisco: "¡Dios no tiene miedo! ¡No tiene miedo! Él va siempre más allá de nuestros esquemas y no le teme a la periferias. Él mismo se hizo periferia (cf. Flp 2, 6-8; Jn 1, 14). Por eso, si nos atrevemos a llegar a las periferias, allí lo encontraremos, él ya estará allí. Jesús nos prime-rea en el corazón de aquel hermano, en su carne herida, en su vida oprimida, en su alma oscurecida. Él ya está allí" (*Gaudete et exultate* n. 135).

Extraordinario

de Stephen Chbosky
(E.U., 2017, 113 min., clasificación A)



August es un niño de 10 años que sufre de una malformación congénita que afecta el desarrollo facial. El niño ha sido sometido a 27 cirugías para poder respirar, ver y oír. August ha crecido en una familia llena de amor y cuidados. Sus padres creen que es momento de que su hijo vaya al colegio. Todo lo que ha querido siempre August es ser un niño como los demás. Emotiva película que nos habla del amor, la amistad, la inclusión y cómo enfrentar la adversidad. En este sentido el papa Francisco nos dice: "Merecen una gran admiración las familias que aceptan con amor la difícil prueba de un niño discapacitado. [...] La familia podrá descubrir, junto con la comunidad cristiana, nuevos gestos y leguajes, formas de comprensión y de identidad, en el camino de acogida y cuidado del misterio de la fragilidad. Las personas con discapacidad son para la familia un don y una oportunidad para crecer en el amor, en la ayuda recíproca y en la unidad" (*Amoris laetitia* n. 47).

CINEMA TO REFLECT ON INCLUSION

In preparation for the Synod of Bishops 2023 called by Pope Francis, which has the theme "For a Synodal Church: communion, participation and mission", I recommend these films to watch and discuss in community. This time we address the theme of inclusion.

Sergio Guzmán, S.J.

Finding Forrester

by Gus van Sant (USA, 2000, 136 min.)



Jamal (Rob Brown) is a young man from the Bronx with an exceptional gift for writing and basketball. By chance, Jamal meets an old man living in confinement in his apartment, who turns out to be William Forrester (Sean Connery), the mysterious Pulitzer Prize winner who has been missing for several decades. From that moment on, the two of them begin a relationship that will help them discover paths to human fulfillment. Let us reflect on what Pope Francis tells us: "The farsightedness of those who are called to be parents, pastors or guides of young people consists in finding the small flame that continues to burn, the rod that seems to break (cf. Is 42:3), but is not yet broken. It is the ability to find paths where others see only walls, it is the ability to recognize possibilities where others see only dangers. Such is the gaze of God the Father, capable of valuing and nourishing the seeds of good sown in the hearts of young people" (Christus Vivit n. 67).

Three Colors: Blue

by Krzysztof Kieslowski (France, 1993, 98 min.)



In a car accident, Julie (Juliette Binoche) loses her daughter Anna and her husband Patrice, a composer who left a concert unfinished for the creation of the European Union. Julie, with the help of others, manages to survive the pain and turmoil to begin a happier and more fulfilled life. Let's enjoy this masterpiece and also like these words of Pope Francis on love and inclusion: "St. Paul exhorted his disciples to have charity among themselves 'and with everyone' (1 Thess 3:12), and in John's community it was requested that the brethren be well received, 'even those who are passing through' (3 Jn 5). [...] is the 'love that breaks the chains that isolate and separate us, building bridges; love that allows us to build a big family where we can all feel at home. [...] Love that knows compassion and dignity'" (Fratelli tutti n. 62).

Le Havre

by Aki Kaurismäki (Finland, 2011, 93 min.)



A man who works as a shoeshine boy in Le Havre wakes up and creates a network of solidarity around an African boy who is passing through the port and is trying to reach London, where his mother is. Faced with the harsh reality of migration and indifference, the director explores and communicates the noblest aspects of the human being and ends up creating a wonderful parable about brotherhood. With regard to the drama of migration, Pope Francis tells us: "Jesus says: 'I was a stranger and you welcomed me'" (Mt 25,35). Jesus could say those words because he had an open heart that made the problems of others his own. St. Paul exhorted: 'Rejoice with those who rejoice and weep with those who weep' (Rm 12,15). When the heart assumes this attitude, it is able to identify itself with the other, regardless of where they were born or where they come from" (Fratelli tutti n.84).

The Shape of Water

by Guillermo del Toro (USA, 2017, 123 min.)



The shape of water –winner of the Oscar for Best Film– is a fantastic story of love and inclusion that invites us not to be afraid, to go beyond the known, to the existential borders and meet the other: the one who has no voice, who is hurt, who for one reason or another is despised and oppressed, who feels out of its element. Let us reflect on the words of Pope Francis: "God is not afraid! He is not afraid! He always goes beyond our schemes and he is not afraid of the borders. He himself became border (cf. Flp 2, 6-8; Jn 1, 14). Therefore, if we dare to reach the borders, we will find him there, he will already be there. Jesus welcomes us in the heart of that brother, in his wounded flesh, in his oppressed life, in his darkened soul. He is already there" (Gaudete et exultate n. 135).

Wonder

by Stephen Chbosky (USA, 2017, 113 min., classification A)



August is a 10-year-old boy who suffers from a congenital malformation that affects facial development. The child has undergone 27 surgeries to be able to breathe, see and hear. August has grown up in a family full of love and care. His parents think it's time for their son to go to school. All August has ever wanted is to be a kid like everyone else. This moving film is about love, friendship, inclusion and dealing with adversity. In this sense, Pope Francis tells us: "Families who lovingly accept the difficult ordeal of a disabled child deserve great admiration. [...] Together with the Christian community, the family will be able to discover new gestures and languages, forms of understanding and identity, in the journey of welcoming and caring for the mystery of fragility. People with disabilities are for the family a gift and an opportunity to grow in love, in reciprocal help and in unity" (Amoris laetitia n.47).



Titane



Trailer

de Julia Ducorneau

Lumière sur les failles de notre humanité

Le jury du Festival de Cannes 2021 a fait sensation en décernant la Palme d'or à une jeune réalisatrice française pour un film provocant, exubérant : Titane de Julia Ducorneau (France/Belgique, 2021, 1h48). Du cinéma qui n'a peur de rien et maîtrise parfaitement la grammaire et la technique de son art.

A la suite d'un accident de voiture lorsqu'elle était enfant, la boîte crânienne d'Alexia est réparée avec un morceau de titane. On la retrouve adulte dans une famille où on ne se parle pas, et danseuse dans un cabaret où l'érotisme des femmes est associé à la mécanique et à la rutilance automobile. La jeune femme porte en elle une violence inouïe et elle n'hésite pas à tuer pour se débarrasser d'un gêneur.

Interdit aux moins de 16 ans, le film est peuplé de personnages au bord de la folie, sans doute parce qu'ils souffrent mais la réalisatrice ne tente pas d'expliquer une situation ou d'apitoyer le spectateur. Son récit avance dans la démesure, dans une mise en scène très travaillée, dont un plan séquence remarquablement bien conduit.

Mécaniques aux exsudations bien sombres et bien huileuses, acte sexuel avec une voiture, assassinats rapides et

incisifs, chairs couvertes de bleus, cicatrices, de lacérations ou d'épingles, grossesse douloureuse : le corps est contraint, en souffrance, et l'âme doit se cogner contre les cages métalliques qui l'étouffent.

Le film met mal à l'aise, plus par ce qu'il suggère que par ce qu'il montre. Ici, la caméra ne se complaît pas dans le sang et ce n'est pas un film pour faire peur. L'humour est bien présent et certaines scènes sont plus rocambolesques qu'effrayantes. Enfin, malgré la violence du personnage principal et le malaise que les images peuvent provoquer, le film chemine vers un apaisement trouvé dans l'attention à l'autre et vers une renaissance.

En recevant la Palme d'or au Festival de Cannes, Julia Ducorneau a remercié le jury pour avoir "laissé entrer les monstres". Dans Titane, plusieurs personnages sont effectivement monstrueux et montrent ainsi, de façon

aussi provocante que brillante, les nombreuses failles de notre humanité.

En France, pour sa sortie en salles, le film est interdit aux moins de 16 ans.

Magali Van Reeth



Cinéma, religion et spiritualité au 27ème Fespaco

Les diversités culturelles du continent africain et de sa diaspora étaient au rendez-vous du 27e Festival du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (Fespaco) en octobre 2021, avec une sélection filmique empreinte de faits sociaux, religieux et spirituels.

« **C**inéma d'Afrique et de la diaspora. Nouveaux regards, nouveaux défis » est le thème de cette édition qui a proposé aux cinéphiles, 239 films sélectionnés sur un total de 1 132 films inscrits, en provenance d'une cinquantaine de pays africains et de la diaspora. Cette sélection filmique est particulièrement diversifiée cette année et matérialise ainsi le vœu du délégué général du Fespaco, Moussa Alex Sawadogo, dont l'expérience en tant que curateur des cinémas du continent et l'esprit d'ouverture ont sans doute conduit à la richesse sélective de cet événement cinématographique. Parmi ceux et celles qui voyagent d'un bout à l'autre de l'Amazonie,

La religion et la spiritualité sont présentes dans plusieurs films de la sélection officielle, à commencer par le film inaugural « Atlantique » réalisé par la sénégalaise Mati Diop. Ce film traite principalement de la question de l'immigration clandestine et de ses affres, un thème qui n'est pas nouveau au cinéma. Mais son mérite réside dans l'originalité du traitement : le drame de l'immigration à travers un tableau pudique du naufrage en mer de jeunes Africains.

Parmi les longs métrages en compétition, figurent également des films qui abordent les questions religieuses et spirituelles. Ainsi, dans le film *Freda* de la

réalisatrice haïtienne Gessica Geneus, qui porte à l'écran le drame existentiel d'une famille, d'un peuple, en crise et en quête de mieux-être. Le cinéphile y découvre en filigrane les valeurs mises à l'épreuve par la misère et le recours au spirituel : prières, invocation des esprits pour sortir de l'impasse.



Les Trois lascars, une comédie du burkinabè Boubakar Diallo, met en scène l'infidélité conjugale de trois amis qui, sous la pression de leurs maîtresses, organisent une virée extraconjugale à travers un scénario qui dévoilera leur fourvoiement. On regrettera que des expressions telles que « Allah est formidable » ou « Dieu soit loué » soient utilisées pour corroborer un mensonge ou pour justifier des plans vicieux et des choix d'infidélité ou en-

core pour interpréter une prédiction supersticieuse.

La responsabilité religieuse est questionnée dans le film, *Baamum Nafi* (Le père de Nafi), du réalisateur sénégalais Mamadou Dia. Celui-ci porte à l'écran le drame de deux frères qui se disputent à propos du mariage de leurs enfants : un imam « modéré » qui combat l'extrémisme de son frère à propos du mariage de leurs enfants. Une histoire qui tourne au drame.

D'un autre côté, le film long métrage *Lingui, les liens sacrés* réalisé par le cinéaste tchadien Mahamat-Saleh Haroun porte un certain regard sur la problématique de l'avortement, une pratique qui reste encore tabou au Tchad et dans nombre de pays africains. Très connus pour ses traitements sur les faits de société et la politique, l'auteur de cette fiction interroge les consciences sur l'interruption volontaire de grossesse condamnée par la religion et la loi.

CineMag SIGNIS



Freda

DE GESSICA GENEUS, UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE DE CINÉMA



Le film *Freda* de Gessica Geneus (Haïti/France/Bénin, 2021, 1h29) montre le quotidien de Freda, une jeune femme d'aujourd'hui à Haïti. Loin de tout misérabilisme et avec une très belle mise en scène, ce long métrage sélectionné au Festival de Cannes 2021 dans la catégorie *Un Certain Regard* est un cinéma chaleureux et vivant, avec des personnages attachants. *Freda* » a remporté l'étalon d'argent de Yennenga au Fespaco 2021.

Elevée par une mère célibataire avec une très jolie sœur et un petit frère insouciant, Freda doit se battre au quotidien pour continuer ses études à la fac. Là, quand les profs ne sont pas en grève, elle a appris l'histoire de son pays et de la colonisation, et forte d'une conscience politique, elle a suffisamment de distance pour louver entre coutumes locales et aspirations personnelles.

Gessica Geneus, la réalisatrice a choisi de tourner en langue créole, avec des acteurs locaux et quelques images réelles, notamment pour les manifestations de rue. Partant du documentaire, elle s'en éloigne par la fiction en créant de vraies trajectoires pour ses personnages. Esther, la petite sœur à la peau si claire, vendra-t-elle sa beauté et sa jeunesse pour une vie plus aisée ? Et leur frère Moïse pourra-t-il partir à l'étranger ? Jeannette, leur mère au rire puissant et aux larmes poignantes, regarde passer la vie assise sur un fauteuil en plastique, calée devant la grille de sa minuscule boutique. Elle a rencon-

tré Dieu récemment et elle s'en est fait une armure.

Très présentes sur l'île, les églises évangéliques américaines, contrairement à d'autres institutions, n'ont pas de problème financier et sont donc devenues un véritable pouvoir en Haïti. Elles offrent à une population, désespérée par un quotidien chaotique, une espérance. Mais aussi une déchirure puisqu'elles combattent la tradition du vaudou et la culture populaire, pourtant essentielles dans la psyché du peuple haïtien. On ne s'étonnera pas de voir le pasteur du quartier, missionnaire des temps nouveaux mais guère plus vertueux que ses prédécesseurs de l'époque coloniale, séduire les jolies filles de sa paroisse.

Comme dans tous ces pays où règnent l'insécurité, la pauvreté et la corruption, les habitants qui en ont la possibilité se demandent s'il faut partir ou rester. La réalisatrice l'évoque à travers la relation poignante et tendre entre Freda et son fiancé, Yeshua. Il a été grièvement blessé par une balle perdue dans son sommeil, et il est parti se

faire soigner à l'étranger, où il veut vivre désormais. La question des millions de l'aide humanitaire évaporés on ne sait où, revient souvent elle aussi. C'est à la fois un film court, qui bondit de scène en scène comme dans une mosaïque où chaque morceau fait partie d'un ensemble, tout en étant unique. La caméra sait s'arrêter le temps qu'il faut pour permettre au spectateur de sentir toute la dimension émotionnelle d'un personnage, d'un moment. Le film est baigné dans la très belle lumière de l'île, rehaussée de couleurs claquantes. Accompagné de la musique des fêtes, du brouhaha de la rue, du chuintement ondulé de la langue créole et du claquement des coups de feu angoissant, *Freda* est une vraie expérience sensorielle de cinéma.

M.V.R.



Lina de Lima

DE MARÍA PAZ GONZÁLEZ, PORTRAIT SENSIBLE ET GÉNÉREUX D'UNE FEMME



Le film *Lina de Lima* de María Paz González (Chili/Pérou/Argentine, 2019, 1h23) a obtenu une mention SIGNIS au Festival Cinema Africano Asia America latina de Milan 2021

Lina est venue du Pérou pour travailler comme employée de maison au Chili. Après plusieurs années, il est difficile de garder le contact avec son fils devenu adolescent. Avec beaucoup d'originalité et un ton refusant tout misérabilisme, le premier film de María Paz González enchante le quotidien d'une femme simple et attachante.

Nombreux sont les films venus d'Amérique latine où le personnage principal est la "nana", cette employée de maison pour les familles riches, à la fois femme de ménage, gardienne du foyer et nourrice des enfants, généralement logée dans un réduit d'une belle demeure, tantôt indispensable et vite rejetée à la moindre incartade. Mais le film de María Paz González sait trouver un ton unique pour évoquer leur sort.

Quelques jours avant Noël, Lina prépare les cadeaux pour sa famille restée au Pérou, tout en surveillant le chantier de la nouvelle maison de la famille qui l'emploie. Les travaux se-

ront-ils terminés à temps pour qu'elle puisse partir ? Elle accompagne aussi Clara, la fille de son patron, à ses cours de natation et tempore entre parents et enfants. Parfois la nuit, de brèves rencontres sexuelles assouissent son envie d'être aimée, désirée, reconnue. Lorsqu'un plus pauvre qu'elle, migrant arrivé d'Afrique et ne parlant pas la langue, croise son chemin, elle le traite de haut, et avec ironie, comme on a sans doute fait avec elle.

La réalisatrice entrecoupe ce quotidien très banal par des intermèdes musicaux, brèves instants de fantaisie où surgit à l'écran la magie du cinéma. Soudain Lina est reine, adulée par ses admirateurs et, en mélangeant un kitsch très joyeux à la douceur d'une chanson romanesque, ses chagrins s'allègent, l'avenir paraît moins sombre.

Célèbre actrice et chanteuse péruvienne, Magaly Solier incarne avec bonheur cette femme un peu perdue dans sa vie. Lina de Lima est le portrait sensible et généreux d'une femme qui l'est tout autant, un joli film.

La 30^e édition du Festival Cinema Africano Asia America latina de Milan s'est déroulée en ligne du 20 au 28 mars 2021. Les membres du jury SIGNIS étaient Ana Maria Pedroso Guerrero, Riccardo Sorbello, Gaetano Liguori et Cristina Beffa et ils ont décerné une mention spéciale à Lina de Lima avec l'attendu suivant : "Un film courageux, qui déforme les stéréotypes du genre, centré sur la lutte d'une femme pour son identité. La réalisatrice suit la comédienne-femme-Lina dans son quotidien avec l'œil de la caméra, jusque dans ses rêves où la musique, les couleurs vives et lumineuses comme la vie dédouble la sienne."

CineMag SIGNIS

SIGNIS JAPAN

Complicity wins Catholic Film Award



The 45th Japan Catholic Film Award, presented every year by SIGNIS Japan, went to *Complicity*, a feature-length film directed by Kei Chikaura that highlights the social problem of technical trainees from overseas.

The award ceremony was held at the Asakusa Catholic Church in Tokyo on November 20, 2021. After an opening speech by Itaru Tsuchiya, the President of SIGNIS Japan, Fr. Haresaku, advisory priest to SIGNIS Japan, explained the reasons behind their choice: "Complicity is a film that has the power to save Japan from its solitude. It is a story that goes beyond the wall that separates people to let us become family with others.

When criticized for curing the sick on the Sabbath, Jesus said: "Which one of you will have a son or an ox fall into a well and will not immediately pull him out on a Sabbath day?"

In the film, the owner of the soba restaurant hires a foreign trainee who gradually becomes his son and who is now more important to him than the law. Japan's hope can be seen through the screen and their tender complicity. It is encouraging to see a film with a sense of mission to connect people in the era of Covid-19."

A migration story

Complicity (Kei Chikaura, 115 min, Japan/China/France, 2020) is the story of Chen Liang has come from China's Henan Province to work in

Japan as a technical trainee but runs away from his place of training and becomes an illegal resident. While lying to his mother back home that he is continuing his training, Liang has been involved in for-hire larceny. In an unexpected turn of events, he takes on another's identity and is taken in by a small soba restaurant in Yamagata, where he begins to work.

SIGNIS Japan

L'INCLUSION AU CINÉMA

VUE D'AFRIQUE

Le septième art est sans doute l'un des moyens les plus efficaces pour promouvoir les valeurs humaines dont l'inclusion. Signification et illustration symbolique de l'inclusion à travers quelques films des cinémas d'Afrique et de sa diaspora.

L'inclusion se définit comme l'action d'inclure quelque chose dans un tout, dans un ensemble. Ce mot désigne également l'action d'intégrer une personne, un groupe ou encore de mettre fin à leur exclusion. Dans ce sens, l'inclusion signifie par exemple « mettre fin à l'exclusion sociale ».

C'est ainsi que certaines personnes, notamment les travailleurs sociaux et les défenseurs des droits humains, s'engagent à favoriser l'inclusion d'autres personnes ou groupes sociaux comme les minorités sociales, ethniques ou religieuses, les personnes vivant avec un ou plusieurs handicaps, les victimes d'injustices, de violences, de stigmatisations relatives à l'orientation sexuelle, aux maladies, etc.

Le cinéma, et de façon plus large l'audiovisuel et les médias, peut ainsi être le lieu de promotion ou non de l'inclusion. C'est dans ce contexte que les fonds cinématographiques conditionnent l'octroi de leurs subventions au respect de plusieurs critères d'éligibilité tels que l'égalité de droit, l'égalité de chance, la diversité.

Des politiques pour combattre l'exclusion

Les différentes politiques départementales, étatiques, institutionnelles, régionales ou mondiales définissent des critères pour conditionner l'accès aux financements publics. Par exem-

ple, au-delà de l'intervention de l'État, l'industrie audiovisuelle européenne est également intervenue en introduisant de nouvelles politiques visant à accroître la diversité et à promouvoir l'inclusion dans le secteur.

Dans les œuvres de création littéraire et artistique, les auteurs font usage de stéréotypes dans l'attribution des rôles aux personnages. Cette technique était autrefois exploitée par Hollywood à un point tel que les acteurs étaient amenés à se construire un personnage conforme au type de rôles qu'ils jouaient.

Les diverses industries cinématographiques veillent ainsi à la promotion de l'inclusion à travers les thématiques prioritaires mises en exergue par les appels à fonds ou à films.

Par ailleurs, au-delà des appels à films, des scénaristes, réalisateurs et producteurs optent pour des sujets inclusifs dans leur quête d'atteindre le public.

Une petite analyse à travers quelques productions filmiques récentes sur le continent africain et sa diaspora révèle de nombreuses illustrations de la notion d'inclusion dans les œuvres cinématographiques.

L'inclusion dans les films d'Afrique

Sélection officielle au Fespaco 2021, le film *Freda* de la réalisatrice haïtienne Gessica Geneus (fiction, drame, 94 min, Haïti/Bénin/France, 2021) montre qu'il

est possible d'être fier de son origine et de conserver les valeurs humaines au-delà des influences sociales issues des crises politiques, sociales et économiques.

Le réalisateur et écrivain tchadien Mahamat Saleh Haroun traite souvent dans ses œuvres (film et roman) de thématiques liées à l'inclusion. Dans son long métrage *Grigris* (fiction, drame, 101 min, Tchad/France, 2013), sélectionné à Cannes et au Fespaco entre autres, ce cinéaste porte le regard du cinéphile sur les "naufragés de la vie", notamment l'acteur principal Souleymane, alias Grigris, natif d'un milieu pauvre qui transcende son handicap à la jambe et Mimi, une jeune femme de joie, qui rêve de



spectivement de devenir danseur et mannequin. Le rêve de Grigris de devenir danseur professionnel se brise lorsque son oncle tombe gravement malade et qu'il faille trouver une somme colossale pour payer ses soins de santé. Une situation qui met en cause ses ambitions nobles et le fait glisser dans un trafic illicite et dangereux.

Haroun a traité des sujets semblables qui révèlent des situations d'indigence et d'injustice dans ses films *Abouna* (2002), *Daratt, Saison sèche* (2006) et *Un Homme qui crie* (2010), des films très salués par la critique tant pour leur qualité artistique que pour leurs sujets et leur traitement.

Des histoires pour transcender le handicap

Le film court métrage fiction *La vie de Daniel* (fiction, 13 min, 2018, Togo), du jeune réalisateur togolais Gilbert Bararmna-Boukpepsi lève le voile sur les difficultés et les situations d'exclusion sociale dont sont victimes les personnes qui souffrent d'autisme. A cause de l'autisme dont il souffre, Daniel, 28 ans, n'a pas pu avoir accès à une éducation scolaire et est traité avec mépris et préjugés, même par des membres de sa famille. Ce film produit par Marbos Productions a le mérite de faire découvrir cette maladie méconnue du grand public, du moins dans beaucoup de pays d'Afrique subsaharienne. Mais au-delà, le jeune Daniel dont le rôle est incarné par l'acteur togolais Gentil Houndenou, expérimente une forme d'inclusion à travers l'espérance que lui procurent des gestes de tendresse et d'attention d'un proche de sa famille.

Sous un prisme similaire, le film *Abnégation* réalisé par Noël Ségla Olougbeignon (documentaire, 60 min, 2016, Togo) révèle le parcours extraordinaire et réel de Bénédicte, 22 ans, tétraplégique depuis sa naissance, en phase de réaliser son rêve d'achever des études universitaires pour devenir psychologue professionnel. Outre l'abnégation de cette jeune femme, cette œuvre qui était en compétition officielle documentaire long métrage au

Fespaco 2017 montre l'abnégation de sa mère, Agnès qui se dévoue depuis plus de deux décennies à servir sa fille quotidiennement afin qu'elle puisse réaliser son rêve. Ce documentaire est le symbole du triomphe de l'amour entre une mère et sa fille, mais aussi de la persévérance d'une jeune à surmonter son handicap pour servir la société.

C'est exactement l'intention du film documentaire *La vie au-delà du handicap* (*Life Beyond Limbs*, Rex Vegbey, 26, 17 min, 2022, Ghana), produit par l'Association des praticiens catholiques des médias (CAMP-G). Ce documentaire montre un chemin d'acceptation de soi, d'espérance et de persévérance, une vitrine de promotion de l'inclusion qui invite à l'engagement individuel et social en vue de s'organiser pour soutenir, sans stigmatisation, les personnes vivant avec un handicap.

INCLUSION IN CINEMA SEEN FROM AFRICA

The seventh art is one of the most effective means of promoting human values, as inclusion. Meaning and symbolic illustration of inclusion through a few films from Africa and its diaspora.

Inclusion is defined as the action of including something in a whole, in a set. It's also the action of integrating a person, a group or putting an end to their exclusion. In this sense, inclusion means, for example, "ending social exclusion".

This is how some people, in particular social workers and human rights defenders, undertake to promote the inclusion of other people or social groups such as social, ethnic or religious minorities, people living with one or more disabilities, victims of injustice, violence, stigmatization related to sex-

ual orientation, diseases, etc.

Cinema, and more broadly the audiovisual and the media, can thus be the place of promotion or not of inclusion. It is in this context that film funds condition the granting of their subsidies on the respect of several eligibility criteria such as equal rights, equal opportunity, diversity.

Policies against exclusion

The various departmental, state, institutional, regional or global policies define criteria for conditioning access to public funding. For example, beyond state intervention, the European audiovisual industry has also intervened by introducing new policies aimed at increasing diversity and promoting inclusion in the sector.

In literary and artistic creation, authors use stereotypes in assigning roles to characters. This technic was formerly exploited by Hollywood to such an extent that the actors were brought to build a character in conformity with the type of roles which they played.

The various film industries thus ensure the promotion of inclusion through the priority themes highlighted by calls for funds or films.

Moreover, beyond calls for films, screenwriters, directors and producers decide to treat inclusive subjects in their desire to reach the public.

A small analysis through some recent film productions on the African continent and its diaspora reveals many illustrations of inclusion in cinematographic works.

Inclusion in African films

Official selection at Fespaco 2021, the film *Freda* by Haitian director Gessica Geneus (fiction, drama, 94 min, Haiti/Benin/France, 2021) shows that it is possible to be proud of one's origin and to preserve human values beyond the social influences resulting from political, social and economic crises.

The Chadian director and writer Mahamat Saleh Haroun often deals in his works (film and novel) with themes

related to inclusion. In his feature film *Grigris* (fiction, drama, 101 min, Chad/France, 2013) selected at Cannes and Fespaco among others, this filmmaker brings the cinephile's gaze to the "castaways of life", in particular the main actor Souleymane, alias Grigris, native of a poor background who transcends his leg handicap and Mimi, a young prostitute woman, who respectively dream of becoming a dancer and a model. Grigris' dream of becoming a professional dancer is shattered when his uncle falls seriously ill and a colossal sum must be found to pay for his medical care. A situation that calls into question his noble ambitions and drags him into an illicit and dangerous traffic. Haroun dealt with similar subjects that reveal situations of deprivation and injustice in his films : *Abouna* (2002), *Daratt* (2006) and *Un Homme qui crie* (A screaming man, 2010), films which were highly acclaimed by critics both for their artistic quality as for their subjects and their treatment.

Stories to transcend disability

The short fiction film *La vie de Daniel* (Daniel's life, fiction, 13 min, 2018, Togo), directed by the young Togolese Gilbert Bararmna-Boukpepsi lifts the veil on the difficulties and situations of social exclusion suffered by people with autism. Because of the autism he suffers from, Daniel, 28, has not been able to access a school education and is treated with contempt and prejudice, even by members of his family. This film produced by Marbos Productions has the merit of introducing this disease which is unknown to the general public, at least in many countries in sub-Saharan Africa. But beyond that, the young Daniel, whose role is played by Gentil Houndenou, experiences a form of inclusion through the hope that gestures of tenderness and attention from a close family member give him.

Through a similar prism, the film *Abnégation* directed by Noël Ségla Olougbeignon (documentary, 60 min, 2016, Togo) reveals the extraordinary and real journey of Bénédicte, 22, a quadri-

plegic since birth, in the process of realizing her dream of completing university studies to become a professional psychologist. In addition to the abnegation of this young woman, this work which was in the official feature documentary competition at Fespaco 2017 shows the abnegation of her mother, Agnès who has devoted herself for more than two decades to serving her daughter daily so that she can realize his dream. This documentary is the symbol of the triumph of love between a mother and her daughter, but also of the perseverance of a young person to overcome her handicap to serve society.

This is exactly the intention of the documentary film *Life Beyond Limbs* (Rex Vegbey, 26, 17 min, 2022, Ghana), produced by the Catholic Association of Media Practitioners (CAMP-G). This documentary shows a path of 'self-acceptance', hope and perseverance, a showcase for promoting inclusion that invites individual and social commitment to support, without stigma, people living with a disability.

Charles Ayetan



Abouna
by Mahamat Saleh Haroun

L'INCLUSION AU CINÉMA VUE DE L'OCCIDENT

Au cinéma, les débats relatifs à l'inclusion datent de très longtemps. Cinemag SIGNIS vous propose cette analyse extraite d'un ouvrage collectif intitulé « Diversité et inclusion dans le secteur audiovisuel en Europe » [1].



Si les productions prennent aujourd'hui de plus en plus conscience des stéréotypes, il y a peu de temps encore, lorsqu'un scénariste hollywoodien voulait rapidement laisser planer un soupçon sur les intentions d'un personnage, il lui suffisait de le faire parler avec un accent allemand ou russe (par exemple, le méchant joué par Alan Rickman dans *Piège de cristal* ou, pour parodier ce procédé, l'un des personnages interprétés par Peter Sellers dans *Docteur Folamour*).

De même, le meilleur ami du personnage principal plein d'esprit et de bonne humeur était très souvent un « copain noir » et, à l'occasion, les productions audiovisuelles inséraient ce qu'on appelait « un noir de service » (par exemple, Ernie Hudson, dans

Ghostbusters), c'est-à-dire un personnage noir délibérément intégré dans une œuvre audiovisuelle par souci de diversité ethnique.

Par ailleurs, lorsqu'un personnage était excentrique ou homosexuel, il appartenait le plus souvent à un groupe minoritaire (comme Alfonso Bedoya dans *Les grands espaces*) ; cette pratique a atteint son paroxysme lorsque les acteurs qui interprétaient des personnages d'une origine ethnique ou raciale particulière n'étaient même pas membres de ce groupe minoritaire (Peter Sellers dans *The Party* ou Mickey Rooney dans *Diamants sur canapé*). De fait, il n'était pas rare, jusque dans les années 1970, qu'un acteur non noir ou non asiatique était grimpé pour représenter un acteur noir ou asiatique (« blackface » et « yellowface »). C'est ce que l'on appelle généralement le « whitewashing », c'est-à-dire le fait d'utiliser uniquement des acteurs, modèles ou interprètes blancs, et plus particulièrement le fait d'avoir recours à un acteur blanc pour jouer le rôle d'un personnage qui n'est pas blanc » [2].

En outre, de nombreuses adaptations ou biographies cinématographiques réécrivent les personnages originaux de manière à les représenter dans la norme. Par exemple, la pratique de l'hétérosexualisation (« straightwashing ») consiste à faire abstraction de l'homosexualité du personnage original ou à le présenter comme hétéro-

sexuel - par exemple, Celie (Woophi Goldberg) dans *La couleur pourpre* ou John Nash (Russell Crowe) dans *Un homme d'exception*.

Les théoriciens des médias se sont souvent demandé dans quelle mesure les médias de masse reflètent la réalité ou la créent (en l'encadrant). Si l'essor de la communication assistée par ordinateur - notamment via les réseaux sociaux - modifie les règles du jeu, les médias de masse classiques continuent à jouer un rôle capital en étant le miroir de la société ; on peut néanmoins aussi considérer que ce miroir est uniquement orienté (intentionnellement ou non) vers les aspects que les médias peuvent ou veulent refléter.



La diversité à l'écran pourrait être définie en fonction de la précision avec laquelle les films, les contenus audiovisuels (fiction et actualités, entre autres) et la publicité représentent la véritable composition de la société. Elle comporte des variables telles que l'origine ethnique, l'orientation sexuelle et le genre, entre autres. Il existait habituellement un décalage entre la diversité de la société et celle des contenus médiatiques, sur le plan aussi bien quantitatif (sous-représentation) que qualitatif (représentation incorrecte ou stéréotypes).

Aux États-Unis, la proportion des personnages blancs au cinéma (67,3 % en 2019) [3] a constamment diminué ces dernières années, mais elle reste supérieure à son importance dans la répartition démographique américaine (60,1 %).

Toutefois, après des décennies de sur-représentation, les personnages blancs ont été pour la première fois, légèrement sous-représentés dans les émissions scénarisées en 2018-2019 (59 %) [4]. Les personnages noirs sont à leur tour légèrement sous-représentés dans ces deux formats, les personnages asiatiques le sont légèrement au cinéma mais pas dans les émissions scénarisées, tandis que les Amérindiens et les Hispaniques restent clairement sous-représentés [5]. Les opérateurs du câble et du numérique présentent des tendances similaires à celles des émissions scénarisées.

En France, le régulateur du secteur de l'audiovisuel, à savoir le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA), publie régulièrement des données sur la représentation à l'écran (proportion de personnes à l'écran, hors figurants et public sur le plateau, entre autres) dans une sélection de programmes.

Dans son dernier rapport [18], 15 % des personnes à l'écran étaient identifiées comme non blanches en 2019, contre 17 % en 2018, conformément à la moyenne sur 5 ans. La collecte et la conservation de données sur l'appartenance ethnique de la population

sont interdites en France depuis 1978 ; il n'existe donc pas de statistiques officielles permettant de comparer les proportions de la représentation à la télévision. En revanche, 39 % des personnes présentes à l'écran étaient des femmes, alors qu'elles représentaient 52 % de la population française. La représentation des personnes handicapées est restée particulièrement faible ces dernières années (0,7 % des personnes apparues à l'écran en 2019), bien que la proportion de la population française présentant un handicap soit en réalité plus importante ; mais comme la plupart d'entre elles ne sont pas visibles, il est difficile de comparer ces deux chiffres. Les résultats montrent par ailleurs que les personnes à l'écran vivent principalement en milieu urbain. En ce qui concerne l'âge, les jeunes de moins de 20 ans et les personnes âgées de plus de 65 ans sont des catégories particulièrement sous-représentées, et plus encore lorsqu'il est question de contenus français ou de contenus consacrés à la France.

La question de l'âgisme, c'est-à-dire la discrimination fondée sur l'âge, est également un problème de l'autre côté de l'Atlantique. Par exemple, les seniors (plus de 60 ans) représentaient 18,5 % de la population américaine et 14 % des acheteurs de billets de cinéma, mais seulement 11,8 % des personnages parlants dans les 25 films nominés pour le meilleur film entre 2014 et 2016 [6].

Néanmoins, même dans les indicateurs où l'écart a disparu ou semble se resserrer, les données purement quantitatives ne suffisent pas pour comprendre la situation. La question de la diversité ne se limite pas seulement aux statistiques brutes ; l'important n'est pas la fréquence à laquelle certains groupes sont représentés à l'écran, mais les connotations qui accompagnent cette représentation. Si l'on reprend les données du CSA de 2019, la répartition des personnes à l'écran par type de personnage (héros, personnage principal ou personnage secondaire) semble assez équilibrée en termes de

genre, avec 51 % de femmes à l'écran représentant un personnage principal (contre 47 % d'hommes), bien que les hommes apparaissent un peu plus souvent en héros (19 % d'hommes contre 17% de femmes). En outre, les femmes ont plus souvent tendance à représenter des personnages dont l'attitude est neutre ou positive. Sur le plan ethnique, les résultats qualitatifs étaient également similaires pour les personnages blancs et non blancs en 2019. Cependant, les personnages non blancs étaient plus susceptibles d'être positifs ou négatifs que neutres.

De plus, ils ont une tendance disproportionnée à se trouver en situation de précarité (près de la moitié des personnages dans une situation économiquement difficile étaient des personnages non blancs en 2019).

Source : *Diversité et inclusion dans le secteur audiovisuel en Europe*

Notes:

[1] Cabrera Blázquez F.J., Cappello M., Talavera Milla J., Valais S., Diversité et inclusion dans le secteur audiovisuel en Europe, IRIS Plus, Observatoire européen de l'audiovisuel, Strasbourg, avril 2021

[2] Cambridge Dictionary, <https://dictionary.cambridge.org/dictionary/english/whitewashing>.

[3] D. Hunt et A. C. Ramón, 2020. Rapport sur la diversité à Hollywood en 2020. Partie 1 : Le cinéma, Faculté de sciences sociales de l'UCLA, <https://socialsciences.ucla.edu/wp-content/uploads/2020/02/UCLA-Hollywood-Diversity-Report-2020-Film-2-6-2020.pdf>.

[4] D. Hunt et A. C. Ramón 2020. Rapport sur la diversité à Hollywood en 2020. Partie 2 : La télévision, Faculté de sciences sociales de l'UCLA,

<https://socialsciences.ucla.edu/wp-content/uploads/2020/10/UCLA-Hollywood-Diversity-Report-2020-Television-10-22-2020.pdf>.

[5] Recensement de la population des États-Unis,

<https://www.census.gov/quickfacts/fact/table/US/PEI2019>.

[6] CSA, 2020. Baromètre de la diversité de la société française - Vague 2019.

Life beyond Limbs

La vie au-delà du handicap réalisé par Rex Vegbey est un documentaire fort pour surmonter le handicap et soulever les montagnes sur les chemins de la vie.

L'Association catholique des praticiens des médias - Ghana (Camp-G) a lancé le 19 mars dernier à Accra, au Ghana, son film intitulé *Life Beyond Limbs* (La vie au-delà du handicap, Rex Vegbey, 26, 17 min, 2022, Ghana). Disponible sur YouTube, ce court métrage documentaire qui a reçu l'appui de SIGNIS présente les exploits de quelques personnages vivant avec le handicap à travers leurs combats quotidiens pour surmonter les difficultés liées à leur état physiologique.

Réalisé par le père Rex Vegbey et produit par Camp-G, le film raconte l'histoire de personnes handicapées qui travaillent dur pour contribuer au développement socio-économique du Ghana. Personnage de ce film, Louisa Enyonam Ansah, une femme née sans bras, était présente lors de la

cérémonie de lancement du film. Le spectateur est embarqué dans l'histoire de cette brave ghanéenne qui a courageusement fait ses études puis a travaillé comme enseignante, formant et inspirant plusieurs générations de personnes valides ou handicapées. Elle a aussi été directrice d'école et abrite actuellement dans sa maison plus d'une douzaine d'enfants qu'elle éduque à vivre dans l'espérance.

A travers quelques chapitres de sa vie montrée rapportés dans ce documentaire, cette dame incarne une certaine philosophie et même une théologie de « l'acceptation de soi » et de « la création » à travers sa vie, son agir, ses combats et sa foi en Dieu, sans doute soutenue par son prénom « Enyonam » qui signifie littéralement « c'est bon pour moi » en langue ewe parlée dans plusieurs pays d'Afrique de l'ouest, notamment au Ghana, Togo et Bénin.

Une première version de ce documentaire réalisé en 2013 par Kwesi Annor (ancien président de Camp-G) mais qui n'a pas été lancé avait pour titre « Enyonam ». La nouvelle équipe dirigeante de cette association a élargi le traitement filmique à deux autres personnages handicapés par accident et de naissance, Pius Dogodzi et Kwesi Boateng, qui ont également accepté de partager leurs expériences de vie avec les cinéphiles. « Ce film montre ainsi que l'infirmité ne signifie pas inhabilité », a commenté au lancement Victoria Lugey, journaliste et présidente de la branche ghanéenne de l'Union catholique africaine de la presse.

Charles Ayetan



A FILM TO OVERCOME DISABILITY

Life Beyond Limbs, a film by Rex Vegbey is a powerful documentary to overcome disability and move mountains on the paths of life.

The Catholic Association of Media Practitioners - Ghana (Camp-G) launched on March 19 in Accra, Ghana, its film titled *Life Beyond Limbs* (Rex Vegbey, 26, 17 min, 2022, Ghana). Available on YouTube, this short documentary which received the support of SIGNIS presents the feats of some characters living with disabilities through their daily struggles to overcome the difficulties linked to their physiological state.

Directed by Fr Rex Vegbey and produced by Camp-G, the film tells the story of people with disabilities who work hard to contribute to the socio-economic development of Ghana. Character of this film, Louisa Enyo-

nam Ansah, a woman born without arms, was present during the launching ceremony of the film. The viewer is embarked on the story of this brave Ghanaian who courageously studied and then worked as a teacher, training and inspiring several generations of able-bodied or disabled people. She has also been a school director and currently shelters in her house more than a dozen children whom she is educating to live in hope.

Through a few chapters of her life shown in this documentary, this lady embodies a certain philosophy and even a theology of "self-acceptance" and "creation" through her life, her action, her struggles and her faith in God surely supported by her first name "Enyonam" which literally means "it's good for me" in the Ewe language spoken in several West African countries, notably in Ghana, Togo and Benin.

A first version of this documentary made in 2013 by Kwesi Annor (former president of Camp-G) but which was not launched was titled "Enyonam". The new executive board of this association has extended the film treatment to two other characters disabled by accident and birth, Pius Dogodzi and Kwesi Boateng, who have also agreed to share their life experiences with moviegoers. "This film thus shows that disability doesn't mean inability", commented at the launch Victoria Lugey, journalist and president of the Ghanaian branch of the African Catholic Union of Press.

CineMag SIGNIS

SOUTH KOREA

8th Catholic Film Festival

The importance of being thankful in life despite all the harsh realities

The 8th Catholic Film Festival was held at the Daehan Theater in Jung-gu in capital Seoul from October 28-31, 2021 with the theme "Thankful Life."

Some 50 films including feature films, short films and animation films from various countries were showcased during the four-day event, garnering a great response from people, reported Catholic Times of Korea. Fr. Cho Yong-jun, a member of the Society of St. Paul and the organizer of the festival, pointed out that the program aimed to help people count their blessings. "This year's film festival was held in a difficult reality, but the purpose was to help people feel grateful in their daily lives," Cho said, adding that there was a fear the festival would not be held amid a recent spike in coronavirus cases. Among the feature films presented were Boys choir (François Girard with Dustin Hoffman); Love Sarah (Eliza Schroeder), Happy Cleaners (Julian Kim), Caution! Children at Play (Anna Sichinskaya) and From Zero to Hero (Chi-Man Wan)

The American film *Feeling Through* was featured on the opening day. The film, directed by Doug Roland, is a coming-of-age film about the unlikely connection between a teen in need and a deaf-blind man wandering New York's streets. It is the first film ever to feature a deaf-blind actor in a lead role. The film won 47 awards in major film festi-

vals and was nominated for an Oscar.

The festival selected Korean films pre-production support selection, and gave several prizes for best films, but the most important was the one for the best short film.

Not least than 518 short films were submitted for the competition and



eighteen were selected as finalists and screened during the festival. And the award for the best short film went to the short stop motion animation *Battery Daddy*, by South Korean director Jeon Seung-bae. It was a monetary award worth 4 million won (US\$3,370) prize money and a 1 million won equipment voucher.

Battery Daddy tells the story of Battery Dad, who works on children's toys,

door locks and re-mote controls. One day he goes on a trip to the valley with Dong-gu's family. Sudden heavy rain begins to fall while they are having a good time, according to Zippy Frames, which promotes animation films. Director Jeon Seung-bae, born in 1979 in Chung Nam, South Korea graduated in 2009 from Chung-Ang University of Advanced Imaging Science, Multimedia & Film. He is working at Toyville Animation Studio as Animation Director. His film was selected by several international film festivals and it became the children's' favourite film, at Fantoche, Giffoni Film Festival and Stop Motion Mon-treal.

In an interview Seung-bae told that he got the idea for *Battery Daddy* one moment when he was re-placing a battery in a toy of one of his children: "As I watched my child having fun with the toy for a long time, I wondered if the battery inside the toy was the one raising my child. When I looked around myself with this new perspective, I noticed that there were batteries everywhere, helping us by powering our lights and sounds". He wanted to tell a very human story about the energy that a father ex-change which his children, often not very visible and even in small acts as repairing a toy for his children.

Leo Ludov - Ucan

LINGUI

de Mahamat-Saleh Haroun

Un regard sur le tabou de l'avortement

Lingui, les liens sacrés est un film long métrage du cinéaste tchadien Mahamat-Saleh Haroun qui porte un certain regard sur la problématique de l'avortement, une pratique qui reste encore tabou au Tchad et dans nombre de pays africains. Très connus pour ses traitements sur les faits de société et la politique, l'auteur de cette fiction interroge les consciences sur l'interruption volontaire de grossesse condamnée par la religion et la loi.

A la suite d'un accident de voiture lorsqu'il se trouve sous les projecteurs du réalisateur et scénariste Mahamat-Saleh Haroun, le spectateur découvre à l'écran l'histoire d'une jeune femme, Amina, qui vit dans un faubourg de N'djaména, au Tchad, seule avec sa fille Maria de 15 ans. Le calvaire d'Amina qui travaille très dur s'amplifie lorsqu'elle découvre que sa fille est enceinte, mais refuse de garder sa grossesse.

Le film s'ouvre sur une série de très gros plans et d'inserts qui présente le portrait d'Amina, le personnage principal, acharnée à fabriquer des fourneaux pour la vente. L'esthétique des premiers plans de ce film suivis d'autres plans larges et de travelings conforte le cinéophile avide d'une aventure vaillamment portée par une femme qui incarne le labeur à travers un métier très musclé.

Au-delà de la dureté de la vie, la femme à travers le rôle d'Amina (incarné par Achouackh Abakar) acquiert une certaine autonomie, au prix du travail qui libère. Une liberté dont la jouissance s'envole bien trop vite sous le coup de l'angoisse créée par l'équation de

la grossesse... En effet, le projet visant à interrompre la grossesse de l'adolescente renvoyée de l'école présage un danger révélé par la caméra en mouvement à travers une course poursuite, entre la mère et la fille en fugue, dans les rues de N'djaména.

La loi tchadienne n°006/PR/2002 du 15 avril 2002 portant promotion de la santé de reproduction prévoit « l'interruption thérapeutique de la grossesse » qui « n'est autorisée que dans les cas suivants et sur prescription d'un groupe conseil de médecins après avis du juge : lorsque la poursuite de la grossesse met en danger la vie et la santé de la femme ; lorsqu'une affection de gravité particulière est diagnostiquée chez l'enfant à naître ». Cette autorisation restreinte ne protégeant pas la jeune lycéenne, sa mère investit toutes ses économies pour aider sa fille à avorter illégalement, mais discrètement pour échapper à la rigueur de la loi, mais aussi au jugement de la religion.

Débats religieux et sociaux

Les arguments légaux et sanitaires, ne dissuadent pas les religions (islam, christianisme, etc.) qui continuent à prôner

le respect de la vie, quoique l'avortement pratiqué dans ce film permette à Maria de reprendre les cours, grâce à une attestation de fausse couche.

L'interruption de grossesse dans cette fiction ne semble pas résoudre les débats éthiques, moraux et sociaux y relatifs. « Moi je n'ai pas aimé cette fin, qui propose l'avortement comme solution à la grossesse de l'adolescente, avec le lot de mensonges, ainsi que la 'fausse excision' suggérée concernant la nièce d'Amina », confie une cinéophile après la projection de ce film au Ciné Burkina, à Ouagadougou.

Au-delà de l'avortement, l'œuvre aborde aussi en filigrane les questions de l'excision, de la place de la femme dans la société, bref des questions des droits des femmes, mais aussi la solidarité entre les femmes pour des causes communes ; un traitement filmique qui révèle le côté féministe du réalisateur déjà très connu pour ses films, entre autres, *Abouna* (2002), *Daratt, saison sèche* (2006), *Un homme qui crie* (2010) et *Gris-gris* (2013), lauréats de prestigieux prix dans de nombreux festivals.

Charles Ayetan



DE KHADAR AHMED, LAURÉAT DU GRAND PRIX DU FESPACO

Le film *La Femme du fossoyeur* (*The Gravedigger's wife*) réalisé par Khadar Ayderus Ahmed (82 minutes, Somalie, 2020) a remporté l'étalon d'or de Yennenga, le prix de la critique africaine et le prix de la meilleure musique au 27ème Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (Fespaco).

Au terme du 27ème Fespaco qui s'est déroulée du 16 au 23 octobre 2021 sur le thème « Cinémas d'Afrique et de la diaspora : nouveaux regards, nouveaux défis », l'étalon d'or de Yennenga, grand prix du Fespaco, a été décerné au réalisateur somalien Khadar Ayderus Ahmed. Premier long métrage fiction de Khadar Ayderus Ahmed, *La Femme du fossoyeur* est une coproduction (Somalie, Finlande, Allemagne, France) qui a séduit plusieurs jurys au Fespaco 2021. C'est le drame d'un couple amoureux, Guled et Nasra, vivant dans les quartiers pauvres de Djibouti avec leur fils Mahad. L'intrigue de cette fiction est bâtie autour du trouble causé par une grave maladie rénale de Nasra qui doit se faire opérer d'urgence. Comment Guled, avec ses modestes revenus de fossoyeur, pourra réubir la somme d'argent nécessaire à l'intervention chirurgicale coûteuse afin que son épouse Nasra recouvre une bonne santé.

Egalement lauréat du prix de la meilleure musique au Fespaco, ce film a été entièrement tourné à Djibouti, avec l'acteur Omar Abdi, finlandais d'origine somalienne, qui a interprété le rôle principal masculin (Guled) et la can-

adienne d'origine somalienne Yasmin Warsame dans le rôle principal féminin (Nasra).

La Femme du fossoyeur a également remporté le « prix de la critique africaine – Paulin Soumanou Vieyra » au 27ème Fespaco. Ce prix est décerné par le jury de la Fédération africaine de la critique cinématographique (FACC) présidé par la critique marocaine Yasmine Bouchfar et constitué également de Mireille Bambara (Burkina Faso) et Souley Moutari (Niger).

La force de ce long métrage réside notamment dans l'humanisme des personnages du film, la qualité de ses choix esthétiques et l'originalité du scénario écrit par Ahmed Khadar, également écrivain. Finlandais d'origine somalienne, Ahmed Khadar émigre en Finlande à 16 ans avec sa famille au titre de réfugié. En 2014, il réalise son premier court-métrage *Me ei vietetä joulua*, suivi de deux autres films courts: *Yövaras* (2017) et *The Killing of Cahceravga* (2018). Peu avant le Fespaco, en octobre, son premier long métrage a été présenté en juillet 2021 à la Semaine internationale de la critique au Festival de Cannes.

Le parcours d'exilé du réalisateur et

des acteurs de ce drame, le sujet et les thématiques empreintes de valeurs humaines chères à l'Afrique, ainsi que le traitement filmique original, très réaliste et inclusif, font de ce film un chef-d'œuvre cinématographique.

En effet, grâce au scénario de l'auteur et à la réalisation qui jouit d'une belle direction photographique assurée par Arttu Peltomaa avec le concours de l'équipe, le film affiche une grande esthétique et met en exergue un message fort porté par des valeurs telles que l'amour, la résilience face à la paupérisation sous les tropiques, mais aussi et surtout la solidarité manifeste quoique dans la modestie, non sans un fil d'humour qui permet aux protagonistes de la galère de donner sens à leur vie, à travers de rares instants de bonheur.

Charles Ayetan

Le Job idéal

de Gilbert Bararmna

Une comédie dramatique pour alléger l'aventure vers l'emploi rêvé

Long métrage de fiction *Le Job idéal* est un film réalisé par le jeune togolais Gilbert Bararmna, produit par Marcelin Bossou. Cette comédie dramatique sur le chômage et la quête de l'emploi est sélectionnée pour la Fête du cinéma francophone au Togo dont la deuxième édition se déroule les 18 et 19 mars à Kara, puis du 22 au 26 mars à Lomé.

Le Job idéal (Gilbert Bararmna, Togo) s'ouvre sur une scène acrobatique de skateboards, ces planches à roulettes qui procurent de grandes sensations aux jeunes passionnés. La curiosité du cinéphile grandit, lorsqu'il découvre très vite que cette première scène provient d'une table de montage aux commandes d'un blogueur, Prosper, le premier du duo de personnages principaux de ce film. Puis, la « tête » de Greg, son complice, avec son « dreadlocks », ne tarde pas à poindre à l'écran pour l'aventure vers l'emploi idéal.

Ce long métrage est donc plutôt un pan de la vie de ces jeunes embarqués dans la quête d'un travail encore trop idéalisé, et parfois emporté par les rêves de jeunesse. La belle vie est-ce donc « boire, fumer et poster des vidéos sur les réseaux sociaux » à longueur de journée ? Sans doute « non », découvrent à leurs dépens Prosper et Greg face au poids de l'auto-prise en charge.

Quand un scénario de bonheur vire au vinaigre

En effet, ce scénario du bonheur vire vite au vinaigre. Le casting et le cadrage du film le montrent bien, notamment lorsque le propriétaire de

l'appartement où crèchent les deux copains vient réclamer son loyer avec insistance, les yeux grands ouverts et l'air méchant, comme pour compenser sa propre taille, face aux jeunes géants mais encore naïfs et très paumés. Des plongées et contre-plongées s'alternent, entre lesquelles s'insèrent de gros plans qui révèlent la gravité et l'obligation de verser l'argent dû.

Il n'en fallut pas plus pour courir vers les portes de l'emploi. Juste un job suffirait, même celui qui fait courber l'échine à un heureux vidéaste blogueur qui découvrira que le vieillard de collègue qu'il côtoie tous les jours au magasin est un nettoyeur de plancher plus heureux que lui, quoique ce sage ait précédemment été cadre de banque à la retraite. « J'aime mon travail », lui confie Abalo, le nettoyeur, un rôle incarné par le célèbre artiste comédien togolais Noviti Atchina Mensah-Kanlih alias Gaglo (1953-2021). Cet acteur avait honoré le public de sa présence discrète à l'avant-première de ce film le 5 mars 2021, sur la scène Jimi Hope de l'Institut Français du Togo à Lomé, 6 mois avant son décès le 12 septembre.

Vers un cinéma populaire

Cette œuvre marque un pas en avant dans le paysage filmique togolais, d'une part, grâce à son casting qui porte à l'écran de jeunes comédiens togolais émergents comme Ismaël Oureya-Molla et Gentil Houndenou qui ont déjà joué des rôles principaux très appréciés dans la fiction court métrage *La Vie de Daniel* (Togo, 13 mn, 2018) du même réalisateur, Gilbert Bararmna. D'autre part, le repérage du film et les techniques de prise de vues utilisées font un clin d'œil artistique à

certains lieux de la capitale togolaise, Lomé, ou encore de la ville côtière historique d'Aného (Togo) ; des lieux sublimés par les plans de film salué par un public togolais dont la cinéphilie juvénile s'éveille grâce aux récentes productions. *Le Job idéal* est l'un de ces films qui ont du succès auprès d'un public de proximité, soit par la thématique, le chômage et la quête d'emploi, soit par la familiarité avec des lieux ou avec des tendances artistiques et culturelles. La musique du film qui puise dans le répertoire des artistes comme Toofan, un duo très connu au Togo, dans la sous-région ouest-africaine et au-delà, ou le célèbre chanteur de blues et rocker togolais Jimi Hope (1956-2019) qui aimait à chanter les peines mais aussi les espoirs de l'Afrique.

Ce film est justement une invite à la jeunesse appelée à tourner le regard vers ses rêves possibles, mais non sans passion, combat et créativité.

Premier long métrage de l'auteur, cette fiction en soi participe sans doute de cette aventure vers les possibles débouchés dans un pays qui fraye son chemin vers l'industrie cinématographique. Pourvu, bien entendu, que la prééminence du placement de marques ou de produits très lisible dans cette œuvre, et qui concourt à solutionner le problème crucial de financement du film, ne plombe l'élan créatif et artistique de ce jeune cinéma.

Gilbert Bararmna est également auteur du film court métrage de fiction *Brigitte* (2017) et de la série télé *Une Famille pas comme les autres* (2018).

CineMag SIGNIS

SSIFF Donostia Zinemaldia
Festival de San Sebastián
International Film Festival



Nest

www.sansebastianfestival.com



SSIFF 2022 Iraila Septiembre 16/24 70